DIDIER SAUVE LE MONDE (PART II)

Rappel de l'épisode précédent : Didier part sur un coup de tête à Gandja en Azerbaïdjan rejoindre Svetlana, une jeune femme rencontrée sur Internet. Après un long périple semé d'embûches (tentatives de cannibalisme sur sa personne, rencontre avec un nostalgique de l'ère Ceausescu, etc .) et de désillusions (non, il ne traverserait pas la Mer noire en kayak), il se faufile entre les bombes dans la Géorgie en guerre et rejoint Svetlana, mais il découvre horrifié qu'elle n'est pas celle qu'il croyait...

Je n'eus pas le temps de me remettre de mes émotions, ou plutôt de ma déception et de ma colère, que le sol, le plafond, les murs se mirent à trembler. Svetlana se blottit dans mes bras et je n'eus pas le courage de la rejeter, après tout ce n'était qu'une faible femme prête à tout pour essayer de sauver sa peau, de plus elle avait un faux air de ma grand-mère paternelle et des bouffées de souvenirs de tarte aux pommes et de poudre de riz m'emplissaient les narines quand je regardais son visage ridé et son corps lourd. Les choses allaient de mal en pis ; alors que j'étais près du fond du trou, la gueuse m'asséna le coup fatal :

— Moi partir avec toi, France, oui ? Moi marre être prostituée...presque plus clients avec crise.

— Euh je crois que ça va pas être possible madame.

La vieille avait la tête dure, elle s'en foutait un max de ma réponse, elle avait déjà sa valise de prête et m'attendait sur le pas de la porte. J'aperçus l'ignoble déco à base de posters de Dallas et de bibelots en plastique représentant des animaux. Un de ses colocataires, un transsexuel nonagénaire chauve en caleçon noir moulant et boa mauve autour du cou — à cet âge-là de toute façon, on devient tous asexué, non ? — me tendit un jambon à moitié entamé que je pris avec plaisir tant la faim me gagnait. Nous sortîmes de l'appartement et en descendant les escaliers nous entendîmes une déflagration : on nous bombardait, ça y est, la Russie avait déclaré la guerre à l'Azerbaïdjan. Putain de moi ! Qu'est-ce que je foutais dans ce pays de merde en pleine guerre avec une vieille pute scotchée à mes basques ? Une fois sortis de l'immeuble dont le dernier étage commençait à s'effondrer, Svetlana sortit une photo d'identité de mauvaise qualité de son portefeuille en cuir de bouc :

— Marina, petite-fille moi, nous aller la chercher.

Sur la photo, la jeune femme était fort accorte : blonde, pâle, mince, légèrement maquillée, une vraie poupée de porcelaine, et il me sembla que son visage ne m'était pas inconnu. Je réalisais soudain que c'était sa photo que Svetlana m'avait envoyée : elle existait

donc ailleurs que dans mes rêves cette femme adorée, future mère de mes enfants, elle s'appelait juste Marina et pas Svetlana et je sentais que j'allais très bien me faire à ce nouveau prénom. Nous pourrions former une famille élargie à l'ancienne avec sa grand-mère qui deviendrait un peu la mienne, pourvu qu'elle sache faire des tartes aux pommes, qu'elle se relooke en mémé moderne et qu'elle cesse de vendre ses « charmes » aux handicapés, aux hommes du troisième étage et à tous ceux qui voulaient bien d'elle et que les putes plus jeunes refusaient de servir.

— Ok., ok, on y va, elle habite où ?

Elle sortit un plan de la poche de son tablier difforme et m'indiqua de ses mains boudinées, rouges, abîmées et aux ongles rongés, qu'il fallait traverser toute la ville pour aller sauver la gamine. J'estimais que le jeu en valait la chandelle — à Paris, toutes les femmes se faisaient des U.V, étaient recouvertes de cellulite de la tête aux pieds et pour trouver une vraie blonde c'était la croix et la bannière —, si tant est que Marina n'exerçait pas la même activité coupable que son ancêtre : je la voulais la plus pure possible, même si je n'osais l'imaginer vierge. Svetlana m'indiqua un véhicule qui semblait lui appartenir — en tout cas elle en avait les clés — et je me retrouvai au volant d'une 4L verte puant la fiente de poule et le fromage de brebis. Je lui confiais le jambon — je n'osais le poser sur les sièges arrière tant ils étaient sales — et démarrai, du moins j'essayais car le satané véhicule refusait d'avancer d'un centimètre.

— C'est bon, moi faire démarrer, dit-elle en descendant.

J'avoue que tandis qu'elle poussait la voiture de toutes ses forces, je songeais à la laisser en plan mais je culpabilisais aussitôt et me ravisais : la foutue bagnole daigna bouger son cul, la vieille reprit sa place à l'avant et nous voilà partis délivrer la jeune et belle Marina dans les rues dévastées de Gandja.

Une heure plus tard, après moult détours, j'aperçus les chars russes de cette merde de Poutine et un peu plus loin, vis le cadavre d'un soldat qu'on avait lapidé : je me garais sur le bas-côté, descendis, lui dérobais son uniforme et fis mine de menacer Svetlana comme si elle était mon otage. Parcourant les rues, des Russes en jeep nous firent un bref salut et nous laissèrent tranquillement continuer notre chemin. C'est donc en tenue militaire que je débarquais chez Marina après quelques minutes de déambulation dans la vieille ville : elle me prit bel et bien pour un Russe et trembla comme une feuille jusqu'à ce que sa mémé lui explique qui j'étais, elle me sauta alors au cou et insista pour que j'accepte sa dernière orange.

Elle était aussi jolie que sur la photo et je ne regrettais pas le déplacement. Je ne pus m'empêcher de la draguer ouvertement alors que ce n'était pas tout à fait le bon moment — les bombes tombaient autour de nous, la vieille faisait de grands gestes incompréhensibles et le chien de Marina m'aboyait dessus :

— Toi mariée ? Fiancée ? Copain ?

— Non.

— Toi vouloir venir en France ?

— Vous pouvez me parler normalement, je parle couramment français, et anglais aussi et polonais et un peu russe.

— Si tu veux je t'emmène en France.

— Pour quoi faire ?

— Pour être ma femme.

— J'ai d'autres projets mais faut voir...combien ?

— Combien quoi ?

— Combien tu me payerais ?

— T'es à vendre ? T'es une pute comme la vieille ?

A ces mots, elle me mit un pain mémorable — dont je me souviendrai sans doute longtemps — et je m'excusai platement.

— Si tu veux je viens en vacances, après on verra.

— D'accord. Fais tes valises, on part en 4L.

Pendant qu'elle faisait son sac, sa grand-mère fut chargée de trouver quelqu'un pour garder son chien Tolstoï dans l'immeuble déjà déserté : elle sonna à toutes les portes mais personne ne lui ouvrit, hormis un sourd-muet aveugle avec lequel elle eut du mal à communiquer.

— Il faut le tuer alors, dit Marina froidement. Tu le fais Didier, s'il te plaît ?

C'était la première fois qu'elle prononçait mon prénom et j'en fus extrêmement troublé. Bien qu'ayant une peur maladive des chiens, je ne reculai pas devant l'obstacle. Elle m'aurait demandé d'achever la vieille, je l'aurais fait sur-le-champ. Cependant il me manquait l'arme du crime : ne trouvant rien qui puisse faire l'affaire chez Marina, je décidai d'emmener le chien dehors et d'aviser ensuite. Le berger allemand amaigri et tout pelé n'avait pas fière allure et je comptais bien lui régler son compte. Il me suivit jusqu'à la voiture et quand je lui ouvrai la portière il se jeta sur le jambon et je dus le lui arracher par la force. Des habitants qui me virent commencèrent à m'invectiver sans que je comprenne un mot de ce qu'ils me

disaient. En tout cas, ce n'était pas des mots doux et je dus accélérer mon combat avec l'animal : je lui pris le jambon et, avec de l'élan, l'en assommais d'un grand coup dans la gueule. Pour être sûr que la bête soit morte, je la déposais sur la chaussée et l'écrasais trois ou quatre fois avec la 4L jusqu'à l'écrabouiller comme une dégoûtante crêpe au chien. Une fois la sale besogne achevée — c'était la première fois que je tuais un être vivant plus gros qu'une araignée —, je remontai dans l'appartement de ma belle, persuadé que j'avais fait mes preuves et que par cet acte ignoble j'avais gagné son cœur à jamais, mais c'était faire montre d'un peu trop d'optimisme et je n'étais pas au bout de mes peines.

Nous fîmes connaissance dans la voiture, Svetlana reléguée à l'arrière — la convaincre de laisser sa petite-fille s'installer devant avec moi n'avait pas été une mince affaire : elle avait 22 ans, était étudiante en Lettres et mannequin pour l'agence Elite. Tout à fait mon type. Je lui donnais mes états de service en omettant de préciser que le journal dans lequel je bossais depuis des années sans la moindre augmentation de salaire était en sérieuse perte de vitesse pour ne pas dire à deux doigts de mettre la clé sous la porte. J'insistais surtout sur le prix que j'avais gagné et qui m'avait été remis par le Ministre de la Culture — apparemment ce concept n'existait pas en Azerbaïdjan — et sur mes ambitions romanesques. Elle me parla de quantité d'auteurs russes que je n'avais jamais lus : je sauvai la face en prétextant que je préférais ne pas lire les autres pour ne pas être influencé et créer une œuvre entièrement originale. A plusieurs reprises, il me sembla à son étrange sourire en coin qu'elle se moquait de moi mais je tentais de l'ignorer et de m'imaginer vivant avec elle dans un pavillon avec jardinet en banlieue parisienne — finalement, on se débarrasserait de la vieille trop encombrante qui ferait peur aux enfants du voisinage, tant pis pour les tartes, on les achèterait en boulangerie. Je voulus m'assurer qu'elle partageait bien mon légitime rêve :

— Tu veux combien d'enfants, Marina ?

— Des enfants ? Pour quoi faire ?

— Je sais pas, c'est ce que font les gens en général.

— Je n'ai pas besoin d'enfants moi, en plus ça déforme le corps. Si c'était toi qui devais les garder neuf mois dans ton ventre avant de les expulser dans d'horribles souffrances crois-moi, t'en voudrais pas non plus.

— Tu changeras peut-être d'avis quand tu auras trouvé l'homme de ta vie.

— Et tu penses que c'est toi peut-être ?

Elle mit tellement d'arrogance, de provocation et de mépris dans ses propos que j'eus envie de m'arrêter et de la jeter hors de la voiture à la merci des militaires, des bombes, des

chiens errants et de tous les dangers d'un pays en guerre, qui plus est pour une femme jeune et belle. Fort de mes expériences avec des femmes récalcitrantes à mes avances, je mis une cassette au hasard dans l'autoradio pour détendre l'atmosphère. Je suis désormais formel sur ce point : les chants folkloriques azéris ne contribuent pas à créer une ambiance propice à la drague, surtout dans une 4L puante occupée par une vieille souffrant d'aérophagie. En centre-ville, c'était l'émeute : des jeunes (et des moins jeunes) profitaient du climat d'anarchie pour piller les magasins. C'est ainsi que Svetlana, Marina et moi fîmes nos courses sans payer, récupérant même une boîte de foie gras, des pépitos dans un supermarché pour riches avant d'aller trouver notre bonheur dans une boutique de déguisements, car j'avais eu une idée sublime pour nous faire quitter le pays, préférant abandonner mon uniforme russe piqué à un cadavre de peur de connaître le même sort que son ancien propriétaire.

Deux heures plus tard, trois clowns en 4L passaient sans difficulté la frontière géorgienne avec à leur bord un militaire azéri militant pacifiste : cela paraît peu crédible, mais c'est la pure vérité, puisque nous rencontrâmes Igor dans le magasin de déguisements, occupé à essayer des costumes de Batman, de plombier et de père Noël.

— Il dit qu'il peut nous faire sortir du pays si tu l'aides à détruire une base russe à la frontière, traduisit simultanément Marina.

— Dis-lui que c'est d'accord, dis-je sans réfléchir pour impressionner ma bien-aimée.

— Il dit qu'on doit d'abord aller chercher le matos chez son cousin yougo.

— Dis donc, pour un pacifiste, il est bien remonté je trouve.

— Il dit qu'il a appris à manier les armes quand il était moine zen et qu'il vivait en coloc avec le Dalai Lama.

— T'es sûr que tu me traduis bien ce qu'il dit ?

— T'as pas confiance en moi ?

— Non, c'est pas ça mais ça me paraît bizarre cette histoire de moine bouddhiste militaire...

— On n'est pas en France ici, y a des choses que tu comprendras pas, c'est comme ça, faut que tu l'acceptes.

— Tu as raison ma chérie, osais-je et vu qu'elle ne mouftait pas sur les deux derniers mots, j'en conclus que c'était dans la poche.

En effet, à la nuit tombée, nous fûmes hébergés par des fermiers en échange de notre jambon — Svetlana l'avait bien nettoyé pour enlever le sang du chien — et je passais ma première nuit avec Marina. Par galanterie, je passerai sur les détails de cette nuit mais disons

seulement qu'elle n'était pas coopérative — semblant illustrer à merveille la chanson de Brassens. Bien entendu, je mis ça sur le compte des conditions peu optimales et peut-être d'un blocage de sa part — je l'emmènerai voir un sexologue de retour en France. Mais j'avoue que dès le lendemain, je me passionnais plus pour le bouddhisme que pour le corps de Marina. Je buvais les paroles d'Igor, il avait les solutions à toutes mes questions existentielles et je finis par croire que j'avais peut-être trouvé mon maître spirituel dans cet homme bon vivant — il mangeait comme quatre, levait le coude et n'avait pas hésité à culbuter la vieille dans la grange quand il m'avait vu partir avec Marina. Peut-être était-il temps pour moi de commencer une nouvelle vie loin du tumulte parisien ? Une chose était sûre : je ne pouvais pas après ce que je venais de vivre rentrer à Paris et reprendre ma vie là où je l'avais laissée.

Nul ne sort indemne des horreurs de la guerre : tel un BHL en vadrouille avec une pute, un militaire pacifiste et une top-model, je notais ça sur mon carnet comme idée de titre de livre (ou d'article).

La rencontre avec Youri, le cousin yougo ne fut pas de tout repos. Pour commencer, nous nous sommes perdus en route, tournant en rond pendant une bonne heure. Puis je compris avec un certain affolement que le cousin d'Igor avait longtemps résidé à Tchernobyl, à quelques encablures de la centrale, et qu'il en avait ramené des souvenirs. Accueillis par une dizaine de molosses enragés, nous parvînmes finalement à trouver la bicoque de ce bon Youri, qui régnait en maître sur une maisonnée de rescapés difformes qu'il exploitait avec autant de complexe qu'un grand patron faisant du trafic d'influence son principal loisir (avec le squash et la coke). Heureusement nous n'avons fait que passer chez Youri et nous repartîmes avec les explosifs, des pains de C4 qu'Igor dissimula dans deux thermos, en échangeant notre 4L (à laquelle je m'étais pourtant attaché) contre une fourgonnette plus passe-partout. Tuer un chien passe encore mais j'avoue que j'étais pas chaud à l'idée de me lancer dans le terrorisme — pour avoir bonne conscience, je me disais que c'était un acte de résistance, comme les Résistants en France qui faisait sauter des ponts dans les années 40. Et puis, soyons honnête : plus que des préoccupations d'ordre moral, c'est la trouille qui me paralysait.

Pourtant, le plan d'Igor paraissait imparable (en théorie) :

— Putain, Didier, c'est pas compliqué (me dit-il d'après la traduction de Marina), en Géorgie tous les points d'accès vers l'extérieur sont surveillés, le seul moyen qu'on a de partir c'est de chouer un avion militaire russe sur une de leurs bases avancées à Roskolnikov, l'explosion nous servira de diversion et de geste politique fort pour manifester notre soutien à la Géorgie et à l'Azerbaïdjan occupés, merde !

Marina approuva ses sages paroles : je ne pouvais pas me dérober, il en allait de mon honneur, et même de l'honneur de la France — et du journalisme engagé.

En fin de journée, nous étions aux abords de la base (bien gardée) de Roskolnikov, située sur un piton rocheux, prêts à notre opération commando. Pour l'occasion, Igor avait décidé qu'il était temps d'utiliser les costumes qu'il avait piqués précédemment dans un magasin azéri, raison pour laquelle ce fut un plombier dans sa petite fourgonnette qui se présenta à la base. Dissimulé sous des couvertures à l'arrière en compagnie de Marina et Svetlana, je ne compris pas vraiment ce que l'ancien bouddhiste leur raconta, mais toujours est-il qu'en moins de temps qu'il ne faut pour le dire nous étions à l'intérieur. Il ouvrit le van pour attraper sa caisse à outils et les thermos de C4, et profita de ce que le hangar où il s'était garé ne soit pas surveillé pour nous donner la marche à suivre. Selon la traduction de Marina, nous devons tous baguenauder séparément dans les couloirs de la base, l'air de rien, sauf qu'Igor m'avait ordonné de me déguiser en Batman et la vieille pute en père Noël. Pour tout dire, je n'étais pas très rassuré : Igor nous abandonna sans plus d'explication, en précisant seulement que nous devons être dehors, sur le tarmac, dans exactement quinze minutes.

Cinq minutes s'étaient écoulées : je n'avais pas croisé le moindre Russkov et rasait les murs pour éviter d'être repéré par les caméras de surveillance bien visibles, en comprenant l'odieuse stratagème d'Igor : dans une base où se baladent une superbe top-model, un père Noël et Batman, qui se soucierait d'un plombier ? Nous étions les dindons de la farce, il nous avait piégés, cet ex-poto du Dalaï Lama était un vrai connard qui nous avait envoyés à une mort certaine, les Russes allaient nous massacrer après torture, je ne reverrais jamais la rédac du « Canari Libéré » et mon costume de Batman me boudinait, j'avais l'air d'une pitoyable saucisse ambulante et me mis à fredonner, avec l'énergie du désespoir, une chanson de Bénabar où il était question d'une chipolata.

Un sursaut de lucidité me saisit soudain : lequel d'entre nous était le plus en danger ? La top-model, le père Noël ou moi ? Selon toutes vraisemblances, les militaires russes se rueraient sur la jeune pin-up, ce qui nous laisseraient le temps de nous barrer (et à Igor de faire sauter l'endroit). Tout heureux de ma réflexion, je parvins à trouver une sortie non gardée et me retrouvai sur le tarmac moins de huit minutes après être entré : là, quelle ne fut pas ma surprise de voir Marina et Svetlana aux commandes d'un avion prêt au décollage ! Cette traînée m'avait mal traduit les propos d'Igor (quinze minutes mon cul) en mettant ma pauvre vie en danger : je montais à bord pour lui dire ses quatre vérités quand Igor sortit du hangar en courant, poursuivi par deux cents Russes avec kalachnikov en bandoulière, un bataillon de types armés de lance-flammes et trois chars.

Marina mit les gaz et je compris qu'elle savait vraisemblablement piloter, mais je n'avais pas vraiment le temps de lui demander pourquoi. L'avion s'élança sur la piste et Igor, courant derrière nous tel un Usain Bolt blanc et bouddhiste, était sur le point de monter à bord à son tour quand l'explosion eut lieu. Le souffle emporta quelques Russes éberlués, des débris volèrent un peu partout, les lance-flammes crachèrent des gerbes ardentes au hasard et, dans la panique, je voulus prendre dans mes bras Marina et Svetlana pour les rassurer. Hélas, dans un faux mouvement, je ripai sur le sol graisseux et tombai à la renverse sur le tarmac, entraînant les deux Azéries dans ma chute. Nous nous écrasèrent tous trois sur Igor furax, alors que les Russes qui semblaient nous avoir oubliés cherchaient des extincteurs.

— C'est foutu, s'énerva Marina, on va crever à cause de toi !

— Non, dis-je, je vais rattraper cet avion !

Sans réfléchir, je fonçai sur un side-car qui traînait là sans raison valable et m'élançai à la poursuite de l'avion sans pilote qui arrivait en bout de piste : en une poignée de secondes, l'appareil tomba de l'éperon rocheux et, toujours sans réfléchir, je me jetai dans le vide au volant du side-car, persuadé d'avoir déjà vu cette scène dans un James Bond quelconque (peut-être était-ce « Les diamants ne suffisent pas », « Le monde ne meurt jamais » ou « Demain est éternel »), où Pierce Brosnan, en moto et sans parachute, parvenait à planer jusqu'à l'avion, atteindre les commandes et à le faire remonter in extremis avant de s'échapper tranquillo en remettant sa mèche. Les deux premières secondes, cela me parut possible : la troisième, je revins à moi et compris que je venais de faire la plus grosse connerie de ma vie, j'allais m'écraser comme une merde dans ce pays à la con tout ça pour obéir à un putain de bouddhiste dingo, une bimbo polyglotte et une pute déguisée en père Noël, ce voyage était un fiasco, j'aurais mieux fait de rester à Paris et de dire oui pour le sex toy. Alors que je vivais selon toute vraisemblance mes derniers instants dans une chute libre insensée, je vis un petit homme s'extirper de l'avion et sauter en parachute en criant : il s'agissait certainement du vrai pilote que Marina et la vieille avaient dû assommer au préalable. Sans trop savoir comment, j'emplâtrai ce pauvre type (qui dut être bien surpris d'être ainsi alpagué par Batman himself) pendant que l'avion s'écrasait dans la vallée dans une terrible explosion, le serrant de toutes mes forces comme si c'était un vieux pote de bistrot que je n'avais plus revu depuis des années. Après trois cents mètres de chute au ralenti et de hurlements partagés, nous nous écrasâmes sans élégance dans une sapinière et je perdis connaissance.

A mon réveil, je vis une vache que je baptisai illico Grishka : sur son dos se trouvaient un plombier, une pute et Marina, soit mes fiers compagnons qui avaient échappé au courroux des Russes surarmés. Marina m'expliqua que mon acte de courage fou avait constitué une

parfaite diversion pour couvrir leur fuite, d'autant qu'une vache qui paissait là toujours sans raison valable se révéla un assez bon moyen de locomotion. C'est là qu'ils me virent pendouillant à un sapin, emberlificoté dans le parachute saucissonnant un macchabée — le pilote russe n'avait décidément pas eu de pot —, et s'empressèrent de me faire descendre de mon perchoir en constatant avec stupeur que j'étais en vie. De joie de me revoir, Igor m'embrassa sur la bouche ; Marina, quant à elle, se contenta de me dire que nous étions en territoire russe et qu'il nous suffisait d'atteindre un aéroport pour nous faire la malle sans coup férir. Dans mon costume de super-héros tout déchiré, je montais tant bien que mal sur le dos de Grishka en dépit de mes ecchymoses et de probables hémorragies internes, heureux d'avoir pu, par ma seule bravoure, participer à la libération d'un pays humilié dans sa chair¹.

Après deux jours de cavalcades épiques où notre seule nourriture fut les sangliers laineux chassés par Igor et cuits à point au feu de bois par la vieille pute, nous arrivâmes à Tcherkessk, abjecte cité russe sans le moindre intérêt culturel ou touristique, où nous avons pu troquer nos costumes et la vache contre un aller simple pour Kiev dans le coucou d'un homme de très petite taille au faciès mexicain rencontré dans un bistrot. Pablo Hernandez, car tel était son nom, nous offrit du lait de brebis et une tambouille peu ragoûtante et trop épicée qui nous arracha la gueule (et même littéralement pour Svetlana, la mixture faisant fondre en partie son dentier qui lui tomba de la mâchoire). Après quoi, il nous conduisit à bon port après cinq heures de vol où nous crûmes nous crasher toutes les dix minutes environ. Une fois dans la capitale ukrainienne (Pablo refusa d'aller plus loin, arguant d'un air sibyllin qu'à l'Ouest sa vie était en péril), il nous serra la pince et partit fièrement, sa longue moustache au vent et son petit bonnet d'aviateur vissé à son crâne dégarni. On ne sut jamais ce que ce putain de Mexicain foutait dans un coin paumé de Russie, mais nous nous en moquions éperdument, rêvant seulement de célébrer notre fuite miraculeuse autour d'un bon hamburger dans le premier resto route venu.

C'est donc dans le premier resto routier venu de Kiev, servant uniquement des hamburgers à la viande de chat et du café, que nous décidions de nous taper la cruche pour fêter notre victoire sur les forces oppressives des ténèbres moscovites. Entre deux bouchées et quelques bons mots, nous rencontrâmes un groupe de rock français — si tant est que cela ait un sens — nommé Kyo, en pleine tournée triomphale dans les pays de l'ex-bloc soviétique. Ils insistèrent pour nous chanter leur tube inepte et je dus simuler une crise d'épilepsie pour y

¹ Selon les plus pointus exégètes de l'œuvre de Didier, tout ce passage concernant la base de Roskolnikov demeure sujet à caution. Faisons confiance à notre héros pour n'avoir rapporté, comme tout bon journaliste (à l'instar de PPDA avec Castro), que la stricte vérité.

échapper. J'espérais aussi par cette manœuvre que Marina, qui avait commencé une école d'infirmière et avait son brevet de secouriste, se jetterait sur moi pour me faire du bouche à bouche mais je tombai de haut car elle ne levait pas le petit doigt, préférant draguer Ben, le chanteur de Kyo, au demeurant assez moche et pas franchement fute-fute (il soutenait envers et contre tous que Spinoza était un violoniste tchèque et comptait encore en francs). Elle me décevait de plus en plus et, malgré mes nouvelles croyances bouddhistes, j'envisageais sérieusement de la laisser à sa misère, en la renvoyant à son pays natal en guerre avec sa vieille mémé pute. Elle me supplierait certainement à genoux, usant de ses charmes mais je ne plierais pas, je serais inflexible tel le vieux chêne centenaire, tel Bouddha lui-même sous son figuier assailli par des créatures tentatrices — que bizarrement j'imaginai en strip-teaseuses blondes dansant autour d'une barre, ce qui je m'en rends compte constitue un léger anachronisme. Je dormis tout seul comme un con dans une chambre double tandis que Marina se tapait tous les membres de Kyo. Décidément, si elle devait devenir ma femme, il faudrait qu'elle consulte un sexologue ou au moins qu'elle appelle Brigitte Lahaie sur RMC Info — ça me coûterait moins cher.

Durant le petit déjeuner, Igor nous félicita pour le chemin parcouru et voulut nous récompenser : je m'attendais à une virée dans un bordel ou à une semaine tous frais payés à Ibiza, mais il n'en était rien : l'ancien bonze connaissait bien l'Ukraine et la Biélorussie, et il envisageait de nous faire découvrir ces contrées chamarrées lors d'un merveilleux trajet en voiture, étant donné qu'il avait un pied à terre à Varsovie et qu'il n'avait pas d'argent pour l'avion. De plus, la route jusqu'à la capitale polonaise recelait selon lui bien des coins charmants (ce dont je doutais fortement). Quoi qu'il en soit, je ne pouvais m'opposer frontalement à mon nouveau maître spirituel et acceptai de le suivre vaille que vaille. Nous reprîmes la route après une mise au point salutaire : Marina menaçait de me quitter si je refusais que les Kyo montent avec nous dans notre Kangoo bicolore de location.

— A 7 dans la voiture ça va pas être possible, toi comprendre, petite morue ?! C'est eux ou moi, tu choisis.

Elle comprit très bien et vu que les Kyo s'étaient fait voler tout leur fric et que c'est moi qui avais les vivres, elle n'eut pas de mal à faire son choix — même si je sentais bien que ce n'était pas vraiment le choix du cœur. Sur le (très moche) chemin de Varsovie, après être passés par Jytomyr et Pinsk, la voiture nous lâcha sans crier gare, fatiguée par tous ces nids de poule. Nous trouvâmes un garage et tandis que Marina faisait de l'œil au garagiste pour une

réparation gratos, j'en profitais pour appeler Robert afin d'avoir des nouvelles et de lui signifier les quelques changements intervenus dans ma vie :

— Allô, Robert ?

— Oui, qui voulez-vous que ça soit, triple buse ?

— C'est moi, Didier.

— Didier, Dieu soit loué. Où es-tu ?

— A Brest.

— Qu'est-ce que tu fous à Brest ? T'es rentré en France quand ?

— Non, Brest en Biélorussie.

— Y a un bled qui s'appelle Brest en Biélorussie ? On en apprend tous les jours. Et ils font des galettes de blé ? Te fais pas violer par une bande de bigoudens en chaleur.

— C'est bon, Robert, arrête tes blagues nulles, c'est pas le moment, les temps sont durs ici, tu sais, on mange du chat et on a même croisé les Kyo dans un resto.

— Faut que tu m'aides Didier, j'suis dans la merde, j'suis en cavale.

— En cavale, mais qu'est-ce que t'as fait ? T'as pas dézingué un type au moins ? Merde, Robert, t'as pas fait de mal à Maryse ?

— Moi faire du mal à Maryse ? T'es fou. Non...j'ai voulu faire peur à Adélaïde et ça a dégénéré un chouia.

— Un chouia ? Elle est pas à l'hosto au moins ?

— Mais non, tu me prends pour qui ? Elle va très bien : Gérard vient de la photographeur en train de faire les soldes chez Gucci avec Rachida et Rama. Tu sais qu'elles sont comme cul et chemise toutes les trois ?

J'hésitai à lui faire remarquer qu'il manquait un élément dans son analogie mais je laissai tomber pour ne pas embrouiller encore plus la situation.

— Tu peux m'héberger ? Appelle ta concierge et dis-lui de me donner ta clé, c'est que pour quelques jours, en attendant que les flics passent à autre chose.

— Mais je suis même pas sûr de rentrer à Paris, alors...

— Super, je squatte ton appart', c'est d'accord t'appelles ta concierge ?

— Tu fais chier Robert, démerde-toi, je suis plus ton employé, je démissionne du journal, je deviens moine bouddhiste.

— Cette fois, ça y est, t'as replongé dans la drogue !

Je raccrochai violemment et coupai mon téléphone : mon avenir n'avait jamais été aussi incertain mais je me sentais libre pour la première fois de ma vie. On verrait bien ce qui se passerait quand je rentrerai à Paris. Le garagiste se révéla homosexuel et comme je n'étais pas disposé à payer en nature, il reçut en paiement de ses réparations de la Kangoo un joli cendrier que j'avais volé au resto route et un paquet de chips king size qui valait une fortune en ces territoires hostiles. Non loin de là, à la frontière avec la Pologne, Marina reconnut son premier amour, un certain Boris, sous les traits d'un vendeur ambulant de hot dogs. Pour lui faire plaisir j'achetais quatre hot dogs, un pour chacun, même si avec ses chicots Svetlana avait du mal à mâcher et préférait se nourrir de bouillie ou de pots pour bébés — ou des rats concassés en cas de disette. Au moment de repartir, Marina était collé à son Boris et quand je tentais de lui rappeler qu'on avait des projets ensemble, elle m'asséna le coup fatal :

— Je ne viens pas avec toi, je reste avec Boris, j'aurais jamais dû le quitter.

— Tu vas faire ta vie avec un vendeur de hot dogs ?

— On va immigrer aux Etats-Unis et ouvrir un restaurant très chic pour l'élite de la diaspora russe de New York.

— Tu m'en diras tant.

— Faut que je te dise un truc, Didier : t'es un minable, tu devrais t'estimer heureux si ma grand-mère veut bien de toi comme amant.

Fidèle à ma nouvelle philosophie de vie, je résistai à l'envie de la traiter de tous les noms, respirai profondément et partis la tête haute sans me retourner tel un prince polonais à la belle époque. Un problème subsistait toutefois : que faire de la vieille ? Je ne pouvais décemment pas la ramener avec moi, pas avec sa tronche en biais et ses chaussettes de tennis trouées dans ses tongs.

— Tu veux rester avec ta petite-fille ? lui demandai-je.

— Moi venir France avec toi, moi ferai ménage ou trottoir comme toi vouloir.

Pris de pitié, je décidai d'essayer de la ramener en France, quitte à la confier aux bons soins de la Croix Rouge ou au pire à l'abandonner dans un square. Décidément, depuis que j'étais bouddhiste, j'étais beaucoup plus altruiste. Le voyage se poursuivit à trois avec Igor au volant : en fin de journée, nous étions à Varsovie où nos chemins allaient se séparer. Celui qui m'avait tout appris du sens de la vie nous abandonna après une dernière cuite : je le serrais contre mon cœur en le remerciant pour son enseignement, il se dégagea d'un air mauvais et partit en maugréant quelque chose — Marina n'était plus là pour traduire, mais il me sembla qu'il s'agissait de jurons que n'auraient certainement pas prononcés le Dalaï Lama.

Arrivé à l'aéroport international, je recomptai mon argent et décidai que je n'avais pas assez pour deux billets : en conséquence, je m'achetai un Varsovie/Paris en première classe et trouvai un avion de marchandises où je cachais Svetlana au fond de la soute dans une caisse de harengs azéris avec un demi-paquet de pépitos — avec un peu de chance elle mourrait étouffée dans les harengs pendant le trajet et même si elle s'en sortait, elle aurait peu de chance de me retrouver en France.

C'est fou le nombre de gens intéressants qu'on rencontre dans les vols Varsovie/Paris en première classe : Judith Godrèche essayant désespérément de récupérer sa lentille dans sa coupe de champagne à l'aide d'un macaron à la vanille — cette fille est encore plus conne qu'elle en a l'air, pourtant Dieu sait qu'elle en a l'air, surtout quand elle rit bêtement aux commentaires de son voisin qui n'est autre que le sémillant Jean-François Copé² —, un homme hargneux et bronzé gueulant sur une pauvre hôtesse incrédule « je suis Christophe Moulin, le grand Christophe Moulin de *Sans aucun doute*, connasse ! », Eric Zemmour et Alain Soral se racontant des blagues misogynes, et Florence Foresti tentant de faire rire à son tour Stanislas, le chanteur à brushing encore plus ringard qu'André Rieu, mais en vain — faut-il en conclure qu'elle n'est pas drôle ou que c'est lui qui n'a aucun humour ? Les deux peut-être. C'était quoi ce zinc, un cauchemar à six mille pieds d'altitude ? D'où venaient toutes ces cloches aux idées moisies et aux comptes en banques à l'étranger ?

Mystère. Etant désormais bouddhiste, j'acceptai de rester sans réponse.

Six heures plus tard, je débarquai au siège du journal et j'appris que le gros Robert était en prison pour six mois après avoir agressé Adélaïde avec un chihuahua et une louche (celle que lui avait balancée sa femme). Pire : le « Canari Libéré » était en faillite judiciaire. Je mis dans un carton mes affaires personnelles, à savoir une grille de sudoku, mes vieux numéros de Rustica, notamment celui avec le dossier spécial géranium, mon premier article payé quand j'avais 21 ans et sortais de fac, trois boîtes de préservatifs même pas ouvertes — maintenant que j'étais bouddhiste, j'allais pouvoir les revendre sur E-bay —, mon ancien soutif, souvenir de mon passage au couvent de la mort³ et quelques revues porno old school. Les stagiaires avaient organisé une fête le soir-même dans les locaux du journal et le jeune chevelu issu de l'école Patrick Poivre d'Arvor m'invita :

² Précisons aux néophytes du C.A.K.E. fan du maire de Meaux que notre série policière parodique « Garrec et Palardoux » qui en est actuellement au début de la saison 2 se déroule dans cette bonne vieille ville capitale du Brie, fromage très calorique à déconseiller aux gens au régime.

³ Voir épisode 2, « Un homme au couvent ».

— Viens Didier, ça sera sympa, on va acheter des cacahuètes et des snacki ball.

— Est-ce que Mathieu Ricard mange des snacki ball ?

— Euh, je crois pas.

— Bon ben moi non plus. Je suis bouddhiste et je vise l’Eveil : j’en ai fini avec le matérialisme, l’alcool, le sexe, dis-je en repensant à Mathias, l’ethnologue du cul et à notre conversation sur les abstinents.

Dans la rue, je fus choqué par toutes ces affiches de femmes dénudées et décidai de partir à la campagne, loin de toutes ces tentations et de toute cette luxure. Quand j’arrivais dans mon quartier, je sentis le brûlé, puis je vis que c’était mon immeuble qui avait cramé et pas qu’un peu : il ne restait rien de mon appart’. Je voulus me renseigner auprès de la concierge mais il n’y avait plus de concierge et plus de locataires non plus : tout le monde avait été évacué pour des raisons de sécurité. J’appris le fin mot de l’histoire en lisant le journal : l’atelier clandestin des Chintoks situé à la cave avait pris feu à cause d’un chauffage d’appoint défectueux qui avait cramé des matelas avant de se propager à tout l’immeuble — heureusement pour lui que le gros Robert n’était pas venu squatter chez moi.

J’emménageais dans une maison un peu délabrée à la campagne, près de Clermont-Ferrand, grâce à ma prime de reconversion, et me mis au jardinage et au tricot. Je fis le tri parmi mes amis, enlevai tous les numéros de téléphone de call-girls de mon répertoire et entamai une correspondance très enrichissante avec Mathieu Ricard — lui demandant notamment où il trouvait ses magnifiques toges oranges. Quant à Mathias, l’ethnologue du cul, il m’envoya le premier chapitre de sa thèse intitulé « Comment j’ai chopé la chaude-pisse dans un bordel sur les rives du Prout » que je lisais en guise d’avertissement pour ne pas retomber dans mes anciens travers.

Un soir, un mois après mon retour en France, alors que j’étais occupé à couper du bois devant ma maison, j’entendis quelqu’un m’appeler, je me retournai et me trouvai nez à nez avec Svetlana, presque méconnaissable, relookée, rajeunie. Elle devint ma gouvernante, s’occupant du ménage, de la bouffe et des courses, bref un peu comme une femme mais sans le sexe — parfois je l’avoue, je me prenais quand même à regretter Marina. Je préférais ne pas lui demander ce qui lui était arrivée ni comment elle m’avait retrouvé, de peur de l’entendre (dans son français ridicule) me révéler les insupportables dépravations qui lui avaient permis de corrompre tous les fonctionnaires rencontrés sur le territoire français.

Au bout de quelques jours, j'appris que Robert était sorti de taule indemne grâce à son amitié de trente ans avec les époux Balkany qui s'étaient proposés de l'héberger et de lui trouver du travail (fictif). Il était donc dorénavant officiellement « chargé de mission » et recevait des fiches de paye conséquentes. En guise d'adieu, je lui envoyai un SMS laconique plein de tendresse, reflet de mon tout nouveau projet de vie : « Devenu bouddhiste à Clermont-Ferrand. Projet d'épicerie solidaire avec Svetlana. Et toi, le moral ? Bisous et amour universel. Didier. »

FIN DE LA SAISON 1